

assidus et constants de mon épouse dévouée, de mes chers enfants, d'un habile médecin, le mal croissait rapidement. Je me vis bientôt réduit à ne prendre que du liquide, ma gorge se fermant par suite d'une enflure.

Hélas ! bientôt on s'aperçut que le mal s'engageait ailleurs. Ma langue devint, en peu de jours, tellement enflée que je ne pus parler ni prendre aucune nourriture. Jusque-là, le médecin m'avait rassuré. Quand il vit que malgré ses soins et les ressources de son art, le mal s'aggravait ; quand, après avoir répété sur ma langue de profondes incisions d'où sortait du sang coagulé très noir, il s'aperçut que je n'éprouvais aucun soulagement, il me déclara que sa science était à peu près épuisée, et que j'étais dans un danger imminent. De plus, il me dit que j'étais menacé d'une inflammation cérébrale. Ma famille avait déjà commencé une neuvaine en l'honneur de sainte Anne ; plusieurs âmes dévouées avaient également tourné leurs regards vers le ciel ; seule parmi tant de voix intéressées qui demandaient ma guérison, la mienne manquait ; mais mon désir et mon cœur formulaient tout bas les plus confiantes et les plus ardentés prières. Alors, je promis de publier ma guérison dans les " Annales de sainte Anne ", si cette bonne Mère daignait écouter nos supplications. La maladie resta ce qu'elle était pendant deux jours. Je commençais à me préparer à la mort, car bien que confiant en la miséricordieuse puissance de Dieu, je craignais que mon heure suprême ne fût arrivée. Dans ces pénibles moments, en présence du douloureux spectacle de ma famille éplorée, mon courage s'ébranlait parfois ; il eût certainement failli sans la prière, cet asile toujours ouvert à l'âme battue par les tempêtes de la vie. Or, un soir, où mes amis rassemblés autour de moi, s'efforçaient de m'encourager, je songeais à tous ceux qui avaient